

SUZANNE  
AUBRY

STANKÉ

TOUT CE  
QUI RESTE





SUZANNE  
AUBRY

TOUT CE QUI  
RESTE

STANKE



PREMIÈRE PARTIE  
Le voyageur sans bagages





Je suis née dans une ville qui n'existe pas, ou si peu. Il y règne un éternel hiver, d'où sans doute son nom de Ville Blanche. Un esprit tatillon aurait pu la repérer sur une carte, mais cette mince preuve de son existence officielle ne m'aurait pas empêchée de la rayer de ma carte à moi, où ne figurent que des villes imaginaires habitées par des enfants, des chats et des oiseaux qui vivent en liberté et font bon ménage.

À ma naissance, aucune fée, bonne ou mauvaise, ne s'est penchée sur mon berceau pour me maudire ou m'accorder un don. Tout au plus ai-je la capacité de dormir à volonté, à tout moment de la journée, quel que soit l'endroit où je me trouve. J'utilise cette faculté le plus souvent sur les bancs d'école ; le sommeil me donne accès à des contrées étranges, qui me semblent plus réelles que les décors domestiqués de ma vie quotidienne et sont une échappatoire aux codes aveugles de la Ville Blanche.

Je m'appelle Bettina Morin, mais tout le monde m'appelle Bette, sans doute à cause de mes taches de rousseur et de mes cheveux roux, dont la couleur n'est pas sans rappeler les tiges de la bette à carde. Il s'agit toutefois d'une observation que je garde pour moi, redoutant les mauvaises idées que cela pourrait donner à mes camarades de classe, qui me traitent déjà de l'inéluctable « betterave » et ne demanderaient pas mieux que de m'affubler d'un autre nom de légume, surtout Anthony, le matamore de l'école.

Mme Glinka prétend que les insultes ne sont pas proférées parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles font de la peine. Un jour où je lui rendais visite avec un pan de mon manteau déchiré, elle m'a accueillie en hochant la tête :

— Tu t'es encore battue, *malen'kiy*<sup>1</sup> ?

— Il faut bien que je me défende, *babouchka*.

Bibliothécaire à la retraite, Mme Glinka tient à ce que je l'appelle « grand-mère » en russe, car cela lui remémore la sienne. Je lui ai expliqué qu'Anthony me tire par les cheveux, me pince les bras, m'assène des coups de pied dans les tibias chaque fois que l'occasion se présente, mais surtout il s'en prend à Marine, la seule élève de ma classe qui ne m'a jamais traitée de betterave et à qui, dans mon for intérieur, j'ai juré une amitié éternelle.

— Je ne veux pas que tes parents te voient comme ça, ils ont déjà assez de soucis, a marmonné Mme Glinka.

---

1. « Petite » en russe.

Tandis qu'elle réparait mon manteau, la bouche pleine d'épingles, je lui ai demandé pourquoi le Maire avait condamné la bibliothèque et y interdisait l'accès, sous peine d'amende sévère.

— Pour cause de trouble à la paix publique.

Voyant à ma mine ahurie que je ne comprenais pas, elle m'a expliqué que les livres avaient beau être des objets en apparence inoffensifs, leur contenu dérangeait les Autorités.

— Tu n'étais pas encore de ce monde lorsque tous les livres, à l'exception du *Manuel du Parfait Citoyen*, ont été jetés dans l'incinérateur de la Ville Blanche, a poursuivi l'ancienne bibliothécaire, ses yeux d'un bleu outremer voilés de tristesse. Il y avait de la cendre partout, sur les toits des maisons, des voitures, sur les feuilles des arbres.

— Il y avait des feuilles aux arbres ? me suis-je exclamée, stupéfaite.

— Des feuilles d'un vert émeraude, qui viraient au jaune ou à l'orange au mois d'octobre et tombaient ensuite comme des oiseaux chassés par le vent.

Elle m'a alors décrit la bibliothèque avant le « Grand Ménage », comme les annales de la ville ont qualifié l'autodafé, avec ses colonnes doriques, ses vitraux multicolores et ses deux imposants lions de pierre qui se dressaient fièrement devant le portail.

— Dans ce temps-là, les livres ne faisaient peur à personne.



Désormais, chaque fois que je passe devant la bibliothèque, le portrait lyrique qu'en a dessiné Mme Glinka me revient à l'esprit. Un vendredi, après l'école, je m'attarde devant le vieil édifice. Les lions édentés ont perdu toute férocité et les fenêtres aveuglées par des panneaux de bois lui donnent l'allure d'une forteresse assiégée.

Malgré l'interdit et la présence de deux Gardiens de la Paix au casque noir, luisant comme un scarabée, dont l'uniforme aubergine représente la couleur universelle des petits pouvoirs, je ne peux résister à la tentation et je me faufile par un soupirail derrière l'immeuble, profitant du fait que les Gardiens effectuent leur ronde devant le portique.

Dans la cave, une forte odeur d'humidité me prend à la gorge ; l'odeur immémoriale de l'abandon. Soudain, je sens quelque chose frôler mes chevilles, puis j'entends un couinement et un animal gris file comme une flèche entre mes jambes pour disparaître

dans l'obscurité. Un rat. Ils n'ont donc pas tous été éradiqués par les Exterminateurs, qui sont chargés de débarrasser la Ville Blanche de la vermine, tels les chats, les écureuils et autres bestioles nuisibles.

Je m'empresse de franchir un escalier de bois vermoulu, m'agrippant à la rampe branlante pour ne pas tomber. J'actionne le loquet d'une porte qui s'ouvre en grinçant et je pénètre dans une grande salle surmontée d'un lustre éteint dont les pendeloques de verre luisent dans un rayon lunaire. De multiples étagères vides et poussiéreuses se succèdent de loin en loin, telles les passerelles d'un bateau ne menant plus nulle part.

Je traverse la pièce déserte avec prudence, de peur qu'un autre rat se pointe le museau, mais tout est silencieux, figé dans l'immobilité. Au fond de la salle se trouve un meuble de forme rectangulaire recouvert d'une bâche. Des toiles d'araignée forment un fin réseau de dentelle tout autour. J'arrache l'étoffe d'un coup sec, révélant un vieux coffre de métal muni d'un cadenas. Je tire dessus ; le cadenas résiste, puis rend l'âme avec un léger clic. Je soulève prudemment le couvercle du bahut, au cas où un rongeur y aurait trouvé refuge. Des livres. Il doit bien y en avoir une cinquantaine, tassés les uns sur les autres, en désordre, comme si quelqu'un les avait jetés là précipitamment. J'en prends un au hasard. La couverture de cuir est craquelée et ne comporte pas de titre ni le nom de l'auteur. À l'intérieur, les feuilles lignées ont jauni, mais elles sont intactes ; d'étranges caractères y sont tracés dans une langue que je ne connais

pas. L'encre a pâli et s'est diluée çà et là. Des larmes, peut-être.

Sans réfléchir, je glisse le livre sous mon manteau, dans la poche du tablier blanc que les filles doivent obligatoirement porter à l'école par-dessus leur uniforme, alors que les garçons arborent un veston bleu marine assorti d'un écusson brodé représentant un marteau et un clou, symboles du labeur et de la persévérance.

Un tintamarre infernal me fait sursauter. Un rat s'enfuit dans une allée, poursuivi par un chat roux et efflanqué auquel il manque un bout de queue. Dans leur course, les deux bêtes ont renversé l'une des éta-gères, qui s'est écroulée, entraînant les autres dans un nuage de poussière.

Je reste à l'affût, au cas où le bruit aurait attiré l'attention d'un Gardien. Le silence reprend peu à peu ses droits. Je referme le coffre, remets le cadenas et la bâche en place, puis je reviens sur mes pas, sentant le poids rassurant du livre dans ma poche.

Dehors, le soir est déjà tombé, éclairé chichement par une lune pâlotte et ronde comme le crâne de mon directeur d'école. Quelques flocons s'étiolent entre les branches noirâtres d'arbres chétifs qui semblent appeler à l'aide.

Un claquement de bottes m'alarme. Je m'accroupis derrière l'un des maigres bosquets qui ont survécu aux sécateurs des jardiniers zélés de la Ville Blanche, pour qui la moindre excroissance doit être éliminée. Le claquement se rapproche. Je me tapis davan-tage, espérant que mes mèches fauves, émergeant en

désordre de mon bonnet de laine, ne me trahiront pas.

Les pas s'arrêtent. J'entends la respiration d'un Gardien, je discerne même de la vapeur s'échappant de sa bouche ; je retiens mon souffle. Les muscles de mes jambes commencent à être endoloris, et une atroce envie d'éternuer me torture. Le Gardien finit par s'éloigner, mais je reste encore quelques minutes dans ma cachette avant de me résoudre à la quitter, la peur au ventre. Des voix discordantes lacèrent la nuit. Les deux Gardiens se disputent âprement. Je n'attends pas de savoir à quel sujet, je me mets à courir, le corps penché en avant, croyant naïvement que cette posture me rend moins visible.

Une fois parvenue au parc, où domine une statue du Maire que les quelques pigeons ayant échappé aux Exterminateurs ont décorée à leur manière, je m'immobilise, hors d'haleine.

L'horloge de l'hôtel de ville sonne huit coups. Le couvre-feu étant à vingt et une heures, j'ai tout juste le temps d'aller chez Mme Glinka, qui habite dans une petite maison située au fond du parc, avant de regagner celle de mes parents.



La bicoque en bois rond est perchée sur un talus. Une lueur jaune brille à une fenêtre. Je me demande par quel miracle la maisonnette tient encore debout.

Peut-être est-ce par la simple force de volonté de sa propriétaire, car malgré ses quatre-vingt-neuf ans bien sonnés et son corps frêle et voûté, Mme Glinka possède une énergie inépuisable que rien ni personne ne semble pouvoir altérer. Je frappe à la porte, bien qu'elle ne soit jamais verrouillée, afin d'avertir mon amie de ma visite.



Tatiana Nicolaïevna Glinka était debout devant une icône en bois à la bordure d'or ouvragé où étaient peints une Madone et son enfant. Une douzaine de cierges, allumés en permanence, étaient disposés sur une sorte d'autel, créant un halo ocre autour de photos en noir et blanc aux cadres d'argent et d'un vieux samovar au cuivre terni. Mme Glinka s'adressait à ses morts dans un soliloque intérieur. Elle n'avait plus d'âge et se demandait même parfois si elle était encore vivante, ou juste une ombre condamnée à se souvenir éternellement.

Des coups retentirent à sa porte, l'extirpant de sa rêverie mélancolique.

— C'est toi, *malen'kiy* ?

— Oui, *babouchka* !

Le mot « babouchka » réchauffa son vieux cœur, lui rappelant sa propre grand-mère qu'elle avait tant aimée. Chaque soir, avant de dormir, sa *babouchka*, bien qu'elle fût analphabète, lui racontait des histoires.

Bettina Morin, jeune fille de onze ans solitaire et rebelle, habite avec ses parents dans la Ville Blanche, où l'hiver semble s'être installé à demeure. L'Ordre y est maintenu par des Gardiens, et la bibliothèque a été condamnée, les livres ayant fait l'objet d'un Grand Ménage.

Un jour, le père de Bettina disparaît soudainement. Elle entreprend alors un périple hasardeux pour tenter de le retrouver.

Voyage intérieur portant sur la mémoire et l'oubli, sur l'abandon et la résilience, *Tout ce qui reste* est aussi une plongée en apnée dans la falsification créatrice qui permet à une enfant d'échapper à la glaciation du cœur au moyen des mots.



Suzanne Aubry est diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Elle a publié seize romans, dont *Ma vie est entre tes mains*, finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie, et *Le Portrait*, parmi les meilleurs romans de l'année de la revue *L'Actualité* (2023) et figurant dans la liste préliminaire du Prix France-Québec (2024). Elle a été nommée membre de l'Ordre du Canada en 2022.

